



À sa main

roman

LAURENT GIRARD

Laurent Girard

À sa main

© Laurent Girard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2092-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Premier mouvement

Scène 1 – L’offrande

Elle connaissait le chemin jusqu’au fauteuil sans avoir besoin de lumière. Douze pas depuis la porte de la chambre, le parquet qui craque au septième, puis le cuir du Chesterfield dont l’odeur, après quatre ans, lui était devenue plus familière que son propre parfum.

Aurèle n’avait pas allumé la lampe. Il ne l’allumait jamais, ces soirs-là. Seule la fenêtre sur la rue de Varenne laissait entrer une lumière grise, assez pour dessiner une épaule, un poignet, l’éclat du métal à son cou.

Le collier, il le lui avait passé une heure plus tôt, sans un mot, pendant qu’elle se tenait face au miroir de l’entrée. Le fermoir s’était refermé avec ce petit bruit sec qu’elle attendait toute la semaine, entre les réunions, les déjeuners, les mails signés *Élise Marchal, directrice juridique*. Personne au bureau ne savait que ce bruit existait. C’était la seule chose de sa vie qui n’appartenait à personne d’autre qu’à lui.

Elle s’agenouilla près de l’accoudoir. Dans ses mains, le fouet tressé reposait comme un animal endormi, lourd, souple, encore tiède d’avoir été tenu. C’était la règle : elle allait le chercher elle-même dans le tiroir de la commode. Elle le portait. Elle l’offrait. *Rien ne se prend ici, Élise. Tout se donne*. Il l’avait dit le premier soir, et elle avait mis des mois à comprendre que la phrase était aussi une promesse faite à elle.

Il ne prit pas le fouet.

Elle sentit d’abord ses doigts sous son menton, à peine une pression, et elle leva le visage parce que c’était ce que les doigts demandaient. Ses yeux restaient baissés. Elle entendait sa respiration à lui, lente, et ce silence où il la regardait sans qu’elle puisse le voir, ce silence qui était déjà une forme de toucher.

« Tu es en retard de onze minutes. »

Ce n’était pas un reproche. Le ton était presque doux. C’était pire.

« Le conseil d’administration a débordé, Monsieur. »

« Je sais. Je ne t’ai pas demandé pourquoi. »

Ses doigts quittèrent son menton. Elle garda la tête levée, tendue vers une main qui n’était plus là, et c’est dans cet espace vide, dans ces quelques centimètres d’air entre sa peau et la sienne, qu’elle comprit que la soirée ne se déroulerait pas comme les autres.

Le fouet, toujours dans ses mains, commençait à peser.

Scène 2 – Le cuir

« Debout. »

Elle se leva. Ses genoux avaient gardé la marque du parquet, deux ronds tièdes qu'elle sentirait encore demain, sous ses collants, pendant la réunion de neuf heures. Elle aimait ça aussi, ces traces que personne ne voyait.

Aurèle prit enfin le fouet. Elle ne le vit pas faire : elle sentit seulement ses mains à elle devenir légères, vides, inutiles. Il la contourna. Ses pas sur le parquet, lents, puis plus rien. Il était derrière elle, et derrière elle était l'endroit du monde qu'elle ne pouvait pas surveiller.

Le cuir toucha d'abord son épaule.

Pas un coup. Une présence. La tresse glissa sur sa peau comme on pose un vêtement, remonta le long de la clavicule, s'enroula avec une patience de serpent autour de sa gorge, juste sous le collier. Le métal et le cuir se rencontrèrent avec un frottement minuscule. Elle ferma les yeux.

« Lève la tête. »

Elle renversa la nuque. La lumière de la fenêtre lui tomba sur le visage, sur les paupières closes, sur la bouche qu'elle sentit s'entrouvrir d'elle-même. Le cuir se tendit, à peine. Pas assez pour gêner son souffle. Juste assez pour qu'elle sache qu'il pourrait.

C'était cela, toute la grammaire de leurs soirs : non pas ce qu'il faisait, mais ce qu'il pourrait faire et ne faisait pas. Quatre ans de *pourrait*. Quatre ans d'une confiance construite pierre à pierre sur des gestes retenus.

« Onze minutes, dit-il tout près de son oreille. Tu as souri en entrant. Dans le miroir. Avant même que je te touche. »

Elle ne répondit pas. Elle n'avait pas le droit de répondre à ce qui n'était pas une question, et c'était une chance, parce qu'elle ne savait pas ce qu'elle aurait dit.

Elle avait souri, oui. À cause d'un message reçu dans l'ascenseur, un message qu'elle avait effacé avant le troisième étage. Une phrase de rien. Un prénom qui n'était pas le sien à lui.

Le cuir se resserra d'un demi-centimètre. Elle sentit son propre poulx battre contre la tresse, et elle eut la certitude absurde qu'il pouvait le lire, ce poulx, comme on lit une lettre.

« Je ne te demande rien, Élise. Je veux seulement que tu saches que j'ai vu. »

Puis le cuir glissa, se dénoua, tomba le long de son dos, et sa main à lui le

remplaça sur sa nuque, chaude, ferme, et il la conduisit vers la chambre sans qu'elle ouvre les yeux.

Ce qui se passa ensuite appartenait à la nuit.

Au matin, sur la table de la cuisine, il y avait son café, comme toujours, et à côté de la tasse, son téléphone à elle. Posé face contre le bois. Elle ne se souvenait pas de l'avoir laissé là.

Scène 3 – La porte blanche

Elle retourna le téléphone.

L'écran était noir, verrouillé, intact. Aucune notification. Rien qui prouve qu'il l'avait ouvert, rien qui prouve le contraire. Elle resta un long moment la main posée dessus, comme sur la poitrine d'un dormeur dont on vérifie le souffle.

« Viens. »

Il était dans l'entrée, devant la porte blanche, déjà habillé pour partir. Le costume bleu nuit, la cravate grise qu'elle lui avait offerte à Noël, et ces gants de cuir noir à jours qu'il ne mettait que pour conduire la vieille Alfa, le dimanche, ou pour les matins qu'il voulait inoubliables. Il tenait le fouet enroulé dans sa main gauche, avec la désinvolture d'un homme qui porte un journal.

Elle comprit qu'il n'irait pas au bureau tout de suite.

Elle s'agenouilla sur le tapis. La lumière de huit heures entrait de biais par la fenêtre de la cuisine et rendait tout trop net : la peinture écaillée du chambranle, la poussière dans l'air, sa propre peau qui lui sembla soudain plus visible qu'elle ne l'avait jamais été la nuit. Le noir pardonnait. Le matin, non.

Le gant se posa sous son menton.

Le cuir était froid, d'abord, puis tiède. Il lui leva le visage, et elle le regarda, elle, cette fois. Les yeux grands ouverts, sans permission. Il ne la corrigea pas. Il soutint ce regard comme on soutient un poids, avec une sorte d'attention grave, et elle crut voir passer dans ses yeux quelque chose qu'elle ne lui connaissait pas. Pas de la colère. Une question.

« Tu as quelque chose à me dire, Élise ? »

C'était une question, cette fois. Elle avait le droit de répondre.

Elle ne répondit pas. Elle posa sa joue contre sa jambe, contre la laine sombre du pantalon, et ses mains vinrent s'y agripper, ses ongles rouges sur le tissu bleu. C'était un geste d'enfant, ou de naufragée. Elle sentit sa main gantée glisser dans ses cheveux, rassembler la queue-de-cheval, la tenir. Pas tirer. Tenir.

Puis il fit une chose qu'il n'avait jamais faite.

De sa main libre, il prit son téléphone à elle, qu'il avait glissé dans sa poche de veste sans qu'elle le voie, et le leva devant eux. L'objectif. Ce petit œil noir.

« Regarde-le. »

Elle tourna les yeux vers l'appareil. Le déclic, imité par le logiciel, lui parut obscène de banalité.

Il s'accroupit à sa hauteur, posa le téléphone dans ses mains ouvertes. L'écran

montrait la photo : elle, nue, à genoux, accrochée à lui, et ce regard qu'elle ne se connaissait pas, à la fois défiant et perdu, fixant l'objectif comme on fixe quelqu'un qui n'est pas dans la pièce.

« Celle-là est à toi. Tu en fais ce que tu veux. Tu la gardes, tu l'effaces. » Il marqua un temps. « Ou tu l'envoies à qui tu souriais hier soir dans l'ascenseur. »

Il se releva, rajusta ses gants, ouvrit la porte blanche.

« Je rentre à vingt heures. Je saurai ce que tu as choisi. »

La porte se referma. Elle resta à genoux dans la lumière du matin, le téléphone tiède dans les mains, et pour la première fois en quatre ans, elle n'avait aucune règle pour savoir quoi faire.

Scène 4 – Vingt heures

Elle ne se rhabilla pas tout de suite.

Elle resta assise sur le carrelage de la cuisine, dos contre le placard, le téléphone posé sur ses genoux, et elle relut le message qu'elle croyait avoir effacé. Il était toujours là, dans la corbeille, avec son petit compte à rebours de trente jours. On n'efface jamais rien, pensa-t-elle. On repousse.

Je suis à Paris jusqu'à jeudi. Je me demandais si tu portais encore la marque.

Signé d'une seule lettre. V.

Victor. Douze ans plus tôt, à Lyon, quand elle avait vingt-six ans et ne savait encore rien d'elle-même. Victor qui lui avait appris le premier les mots, les postures, le silence. Victor qui était parti un matin sans un mot, comme on quitte une chambre d'hôtel, et qui lui avait laissé ce goût étrange de l'abandon : celui d'avoir été choisie, puis jugée insuffisante.

Elle avait souri dans l'ascenseur. Pas de désir. D'orgueil. Il revenait. Il se souvenait. Douze ans après, elle était encore une pensée dans sa tête.

C'était ce sourire-là qu'Aurèle avait vu dans le miroir. Et c'était pire qu'une trahison, parce qu'une trahison, au moins, aurait été un choix.

Elle alla au bureau. Elle présida une réunion sur une fusion, rédigea deux avis juridiques, déjeuna d'une salade qu'elle ne goûta pas. Le téléphone était dans son sac, et dans le téléphone, la photo. Toutes les heures, elle l'ouvrait. Elle regardait cette femme à genoux sur le tapis, ce regard braqué vers l'objectif, et elle essayait de comprendre à qui il s'adressait.

À seize heures, elle comprit. Ce regard ne cherchait ni Victor ni Aurèle. Il cherchait quelqu'un qui verrait enfin ce qu'elle était sans qu'elle ait à le dire. Elle avait attendu toute sa vie qu'on la devine.

Aurèle venait de refuser de la deviner. Il lui demandait de parler.

À dix-neuf heures quarante, assise dans le taxi, elle ouvrit la conversation avec V. Elle écrivit : *Non. Je porte celle d'un autre.* Elle envoya. Puis elle bloqua le numéro, et ce geste minuscule lui fit l'effet d'une porte qu'on ferme sur une pièce où l'on a trop longtemps laissé la lumière allumée.

Elle ne lui envoya pas la photo. La photo n'était pas à lui.

Elle ouvrit la conversation avec Aurèle. Elle joignit l'image. En dessous, elle écrivit, effaça, réécrivit, et finit par ne laisser que ceci :

Il s'appelle Victor. C'était il y a douze ans. J'ai souri parce qu'il se souvenait de moi, et j'ai eu honte d'en être fière. Cette photo est pour toi. Elle l'a toujours